

Dites-lui que le crime y poursuit l'enfance,
Et que les plus heureux expirent au berceau.

« Ah! dites-lui qu'un jour sa fille bien-aimée
Qui reposait au sein de la divinité,
Viendra se réunir à son âme charmée,
Pour la conduire au Dieu de l'immortalité.

« Là, d'amour, de bonheur, et de joie enivrée,
Je veux le présenter à ce Dieu d'équité,
Et par un long récit ravissant l'empyrée,
Révéler tous ses droits à la félicité.

« Dieu! m'écrirai-je enfin, tu dois ton héritage
Au mortel vertueux qui marcha dans ta loi :
Mais accrois le bonheur qu'avec toi je partage,
Place mon père auprès de moi.

II.

« N'entends-je point sa voix? Ah! cache-lui tes larmes,
Infortunée Iphis, cache-lui tes tourments.
Dieu! si son désespoir pénétrait tes alarmes;
S'il pouvait pressentir tous les maux que tu sens,
Il mourrait de douleur!... Et dans mon agonie,
Orpheline d'un jour, je pleurerais sa mort!

Avant de perdre, hélas! un vain souffle de vie,
Mon père... ô sort affreux!... je te perdrais encor!

« S'il vient, ah! que sa fille ouvre encore au sourire
Une bouche flétrie, un œil faible et mourant :
Oui, ranimons la mort; devant lui si j'expire,
Que je meure en lui souriant.

« Dieu répand sur ses maux un baume salutaire,
Ma fille, dira-t-il, dort d'un heureux sommeil...
Et moi, pour consoler mon père,
J'implorerai les dieux dans l'éternel réveil.

« Il vient... pâle, défait! et tu gémis, ma lyre!
Échappe à ses regards, suspends tes chants de deuil.

III.

« Il sort... Cruels adieux!... Tandis que je respire,
Je veux pleurer celui qui faisait mon orgueil.
Pour la dernière fois, éveille-toi, ma lyre :
Hâtons-nous d'exhaler les accents du cercueil.

« Voix consolante de mon père,
Encore quelques jours... encor quelques instants,
Je ne l'entendrai plus! Au marbre funéraire
Elle ira se répandre en longs gémissements.

« Son regard dans mes traits semblait chercher la vie ;
 Et mes traits, malgré moi, trahissaient mes tourments.
 Il m'a serré la main... — O fille trop chérie,
 Tu m'aimeras encor long-temps!
 Quel fléau sur ton front imprime ce ravage?
 Mais non ; je me trompais... je ne crains rien pour toi.
 — Oui, mon père, en mon cœur je sens le doux présage
 D'un heureux avenir : dissipe ton effroi,
 Tes yeux versent des pleurs ! — Oui... je vois la colline
 Où de tes premiers chants tu m'offrais les essais :
 Tu lisais... à la voix de ma jeune Corinne,
 Avec tout l'univers déjà je t'admirais :
 Des arts, avec orgueil, je voyais la couronne
 Déjà ceindre ton front jeune et victorieux.
 Oui, j'en jure, ô mon Dieu ! le deuil qui m'environne,
 J'irai, je reverrai ces lieux ;
 Où ma fille s'assit, j'irai m'asseoir sans cesse,
 Y répéter ses vers et mourir de douleur...
 Où m'égarait, ô ciel ! l'effroi de ma tendresse !
 Tu me rendras ma fille, et ces jours de bonheur.

« Dis, verrai-je ta muse y déployer ses ailes ?
 Viendras-tu, chère Iphis... tu vois, sous ces ormeaux ?
 — Oui, je vois de Chaumont les buttes immortelles,
 Et ce mont ennobli par de jeunes héros ¹,

¹ Elle voyait de sa fenêtre les buttes de Chaumont et de Montmartre, où les élèves de l'École polytechnique arrêtaient l'armée ennemie en 1814.

Quand les aigles du nord reculèrent sans gloire,
 Et que douze rois triomphants,
 Foudroyés tout-à-coup sur leur char de victoire,
 Tremblèrent devant des enfants !

« Déjà ma jeune main enlaçait des guirlandes ¹
 Pour ces jeunes vainqueurs ;
 Je destinai d'autres offrandes
 Au pays que j'adore, à tous ses défenseurs.

IV.

« Oui, je les chanterai... Ranime-toi, ma lyre !
 Je veux mourir Française !... Oui, le sacré délire
 S'empare encor de moi !
 O mère des héros, immortelle patrie !
 Heureux qui perd la vie,
 En combattant pour toi !
 Sur le char foudroyant où grondait son tonnerre,
 Déjà loin de la terre,
 Il vole vers les cieus.
 Ce qu'il eut de mortel, mère sublime et tendre,
 Tu le prends dans ton sein ; tu le joins à la cendre
 De mille demi-dieux.

« Et moi, comme Ossian, sur les rochers galliques,
 Nouvelle fille des Gaulois,

¹ Allusion à son poème intitulé *Poniatowski*, ou *la Retraite des quatre cent mille*.

D'un peuple de héros, dans mes vers prophétiques,
 Je chante ou je prédis les immortels exploits.
 Dans l'horreur des éclairs, je crois voir sur ma tête
 Les ombres des guerriers qu'a frappés le trépas;
 Je les entends encor tonner dans la tempête,
 Comme ils tonnaient dans les combats.

« De la jeune Colma je vois l'ombre plaintive
 En modulant des pleurs descendre dans nos bois :
 Je vois son père, hélas ! d'une oreille attentive
 Poursuivre en gémissant une si chère voix...

« Les voilà ces héros, dans leur gloire éternelle !
 Adieu, terre des arts ! vers le séjour divin,
 Ils montent : je conduis leur marche solennelle,
 Une lyre à la main.

V.

« — *C'est le chant de la mort ! s'est écrié mon père.
 Cygne sacré des cieux, tu ne descendras plus !
 Mais Dieu prendra pitié de mon deuil solitaire,
 Il ravira le père où seront tes vertus.*

« Il s'éloigne à ces mots, et le divin génie,
 Dans ce dernier éclair épuisant l'agonie,
 Me voyait retomber vers le tombeau cruel.

J'en atteste des morts la cendre inanimée,
 J'ai vu couler les pleurs de cet enfant du ciel.
 Il veut me réchauffer ; sur son aile enflammée
 Me soulever... Je tombe aux pieds de l'immortel.

« Ainsi l'enfant de l'aigle, affranchi de son aire,
 S'étonnait de planer sur le vaste univers,
 Pour voir son grand empire, à côté de son père,
 Il suspendait son vol sur le trône des airs :
 Soudain une flèche ennemie
 D'un fer profanateur perce l'oiseau des cieux ;
 Il vole à Jupiter, il arrive... et sans vie
 Succombe aux pieds des dieux.

VI.

« O vierge que j'aimais ! s'écria le génie
 En abaissant vers moi des yeux pleins de pitié,
 Tu meurs ; mais si je perds une nymphe chérie,
 Je sauverai d'Iphis la plus noble moitié.

« La fille de Lesbos est sortie immortelle
 Des flots où vainement crut l'engloutir la mort,
 Et les sons qu'elle adresse à l'amant infidèle
 Dans les cœurs attendris retentissent encor.

« Elle pleurait Phaon; tu pleures sur un père,
 Quand ce père pleure ton sort.
 Elle chanta l'amour perfide ou téméraire;
 Et l'amour filial t'inspire un saint transport.

« Sur la tombe des morts, je t'adopte... ô ma fille!
 J'en jure par le chant que ma voix t'a dicté,
 Je te joins pour jamais à ma sainte famille :
 Meurs au temps; je t'enfante à l'immortalité.

« Dans le temple des arts, aux mortels que j'inspire,
 J'irai lire les vers que mon cœur t'inspirait.
 Écoutez, leur dirai-je, écoutez... c'est ma lyre!
 Je formais ces accords; Iphis les répétait.

« Iphis était ma fille... Ah! consolez un père :
 Pères d'enfants chéris, vous êtes mes enfants.
 Votre sœur dans mes bras a fermé sa paupière;
 Ah! sauvons de l'oubli ses mânes triomphants.

« Au printemps de ses jours, victime condamnée,
 Qu'elle descende couronnée
 Au funèbre séjour.
 Votre puissante voix est la voix du génie;
 Elle ouvre les tombeaux, et rend un nouveau jour.
 En apprenant qu'Iphis reçoit une autre vie,

Que son père mortel se console, et s'écrie :
Le dieu qui l'inspirait la rend à mon amour! »

VII.

Ainsi chantait Iphis : sa lyre languissante
 Murmurait... s'éteignait... comme un écho lointain;
 Et sa muse expira sur sa lèvre expirante,
 Le lendemain!

M^{LE} COTTE.